çais, à tous les Jacobins vertueux, aux Héros qui se battent pour le bonheur de l'humanité. Quant aux ames ambitieuses qu'il-y-aura dans la France, à ceux qui veulent dominer au milieu de l'égalité & de la liberté, aux Egoïstes insensibles, à ceux pour qui la vertu & le vice sont des mots indifférents, à ceux pour qui l'or est un Dieu, je ne fais pas de cas de leur approbation. D'après ce que j'ai dit, j'espére que quelque Ciceron Français voudra bien entreprendre la défense du Piémont, voudra bien rendre un service important à sa patrie, mériter après sa mort une place éclatante au Panthéon Français, & occuper de son vivant le premier poste dans le Panthéon Piémontais. Vive la Grande Nation Française, toujours conséquente à ses principes; vive la Patrie; vive le Piémont; vive la Ligurie.

Turin le 14. Pluviose an 7. Républicain & premier de la Liberté Piémontaise.

Par l'Auteur de l'Adresse du Piémont au Peuple Français
CITOYEN CHARLES MORIN.

DE L'IMPRIMERIE BENFA' ET CERESOLE.

BIBLIOTECA BERIO * GENOVA

OUVRAGE 3.me

Pour servir de suite à l'Adresse du Piémont au Peuple Français, & à la Réplique à la Réponse à l'Adresse.

Que chacun s'en prenne la portion qui lui vient.

Quelles graces pouvons-nous vous rendre, ô sublimes Génies de la France, ô profonds Politiques, qui opinez contre l'union du Piémont à votre République! Ah nous voyons bien que vous êtes les vrais Français, que vous êtes les héros du siècle, que vous êtes ceux qui avez proclamé les droits de l'homme, et qui amis des Nations & des Peuples ne faites la guerre qu'aux tyrans!

Sages Citoyens, vous êtes convaincus de ces grandes vérités, que l'envie de dominer, & l'ambition ont perdu toutes les Républiques où elles se sont glissées; que plus les états sont étendus, plus les abus s'y introdui-

F. Ant. Hist. Gen. A. 4. 1 (3)

BIBLIOTECA BERIO * GENOVA

ſent facilement ; que dans un Gouvernement Populaire il n-y-a d'autre force qui puiſſe le ſoutenir que celle de la vertu, & que la vertu pour quel état que ce ſoit eſt le chemin le plus aſſuré de la proſpérité & du bonheur.

Ames généreuſes, vous croyez bien, qu'il eſt de l'intérêt des grandes Puiſſances de protéger celles qui ne leur donnent aucun ombrage ; qu'en même temps qu'il leur eſt fort aisé, il leur eſt toujours très-utile ; qu'une Puiſſance ne doit jamais être ennemie d'un état plus foible qu'elle ; & par conſéquent qu'il ſeroit honteux pour la République Françaiſe de concevoir de la jalouſie de la République que formeroient les Piémontais avec les Liguriens ; que la Puiſſance qui veut être la dominante trouvera un avantage réel à être généreuſe toutes les fois qu'on ne pourra pas donner une mauvaiſe interprétation à ſa générosité, qu'elle doit rendre nuls les efforts de ses rivales par de bons offices dans toutes ſortes de choſes quand'elles ne ſont pas directement contraires à ſes intérêts. Que ſi le Piémont fait une République avec la Ligurie, cette nouvelle République ne pourra certainement pas porter atteinte aux intérêts de la République Françaiſe, que le Piémont libre

& indépendant de la France ſeroit toujours un boulevart de plus pour elle ; que s'il eſt dans la politique des grands empires de l'Asie qu'il-y-ait pour leur tranquillité entr'eux des déſerts qui les ſéparent, ou de petits états intermédiaires indépendants des uns & des autres, cette même politique pourroit convenir auſſi à la France : que premièrement la République du Piémont-Ligurien ſépareroit la France du reſte de l'Italie : secondement que ce ſeroit bien mieux que les ennemis de la France euſſent à paſſer par deux Républiques acharnées pour défendre leur liberté & leur indépendance que par une ſeule, avant d'arriver à ses frontières.

Eſprits clairvoyants, vous jugez bien que la France par la ſeule conquête du Piémont attireroit contr'elle la jalouſie de toute l'Europe, & que la République Françaiſe faiſant, pour ainſi dire, ſes coups d'eſſai par des conquêtes, commenceroit préciſément par où la Romaine a fini.

Vous vous apercevez que la révolution, au lieu de s'étendre par la conquête du Piémont, ſeroit ſans doute arrêtée ; que le bandeau tomberoit des yeux aux Peuples, que voyant à préſent les Français franchir la barrière des Alpes, ils ne ſeroient pas ſi aveu-

gles de croire que le Théſin, & les plaines de la Lombardie puſſent jamais ſervir de bornes à leur ambition, & par conſéquent ils n'aimeroient plus la révolution de crainte de ne devenir à leur tour la proie des Français.

Vous n'ignorez pas, que les conquêtes ſont aiſées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ſes forces; mais qu'elles ſont difficiles à conſerver, parce qu'on ne les défend enſuite qu'avec une partie de ſes forces. Et vous tenez pour certain que ſi les Français incorporent le Piémont à leur empire, ils feroient une ſpéculation de marchands, & non pas de politiques.

Vous avez ſans doute parmi vos réflexions que les malheurs & les ſuccès ſont toujours funeſtes aux états libres, parce qu'ils leur font preſque toujours perdre la liberté; & qu'une République ſage ne doit rien hazarder qui l'expoſe à la bonne ou à la mauvaiſe fortune, que le ſeul bien auquel elle doit aſpirer, c'eſt à la perpétuité de ſon état.

Que c'eſt enfin pour quelque choſe que la Nature a ſéparé les Peuples d'entr'eux par des mers profondes, par des grands fleuves, & par des chaînes de montagnes déſaſtreuſes; qu'il faut reſpecter le vœu de la Nature, & que les barrières de la Nature ne ſe

franchiſſent pas impunément. Que l'Italie eſt le pays qui a toujours été funeſte à la France, que l'Italie eſt le pays auquel la France ne devroit jamais ſonger: que toutes les fois que par le paſſé il a été queſtion en France de faire des expéditions en Italie, il-y-a eu toujours de grandes oppoſitions dans les Conſeils, & que le ſuccès vérifia toujours la crainte des hommes ſages, qui opinoient pour le contraire, parce que les conquêtes des Français en cette contrée n'ont pas été de longue durée.

Les Ecrivains qui en Piémont ont opiné pour l'union de ce pays à la France ne ſont pas ſi pénétrants, ni ſi éclairés que vous. La foibleſſe des raiſons qu'ils ont produites prouve très-bien l'opinion contraire.

Peuple du Piémont, tu as déjà vu les confutations de pluſieurs de ces Ecrivains, mais il-y-en a encore quelques uns dont on n'a pas fait mention juſqu'à préſent, & qui ont des paſſages dans leurs ouvrages qui méritent fort d'être remarqués.

Un Auteur anonyme, en s'adreſſant à toi, dit, que *ceux qui déſirent ton union aux Liguriens ont cru de te ſéduire par l'appât du gain.* Ceux qui opinent pour cette union chérie par les deux Peuples, ont cru de t'emou-

voir non seulement par l'appât du gain, mais par l'appât de ta prospérité nationale qui sera portée au plus haut dégré d'accomplissement; par un commerce facile d'exportation, le seul dont tu as besoin, car tu as beaucoup, & de toutes sortes de denrées à vendre, & fort peu à acheter, ce qui te viendra aussi à moindre prix que par le passé par cette union; par l'appât de la vraie gloire qui ne consiste certainement pas dans la fumée d'appartenir à la Grande Nation, mais bien dans la faculté de pouvoir te faire respecter, dans celle de pouvoir conserver ta liberté, & dans la probabilité de ne la perdre jamais; & enfin par l'appât du bonheur: en effet le Piémont ne peut être heureux qu'en formant une République avec les Liguriens. Ceux qui pensent que l'Italie devroit former une seule République, n'approfondissent pas assez les choses. L'Italie doit bien former un seul corps, doit bien être unie pour la cause commune, & pour la cause de la liberté, mais il est nécessaire pour sa prospérité qu'elle soit divisée en Républiques de médiocre étendue: l'Italie n'a été vraiement heureuse, comme dit un Italien célébre, * qu'avant que les Romains

* *Denina.*

la conquissent toute entière, lorsqu'elle étoit divisée en plusieurs Républiques. Le Piémont incorporé à l'Italie formant une seule République seroit sujet à peu près aux inconvénients auxquels seroit en proie s'il faisoit partie intégrante de la République Française. C'est en vain donc que des Ecrivains imprudents veulent revoquer en doute la convenance de l'union du Piémont avec la Ligurie; cette heureuse union est avouée par tous les êtres qui pensent en Piémont. Et c'est à moi plutôt de dire avec toute la force de la raison que cette question *étoit déjà décidée par la nature des choses.*

O grande Italie, peux-tu concevoir sans indignation & sans frémissement ce que cet Auteur, qui s'énonce pour épris da ta gloire, a la hardiesse d'avancer, que *l'Italie ne peut connoître désormais de plus beau triomphe que celui de ne former qu'un seul Peuple avec les Français*? Comment donc, o fière Italie, toi qui comptas jadis dans tes Provinces & les Gaules & le Monde, jugeras-tu à présent comme un triomphe le sort de devenir une Province Française? O illustres Italiens, vous qui fûtes les Professeurs des sciences & des arts, & les premiers Maîtres du système Républicain, est-il vrai que vous ambitionnerez

maintenant de reſter ſous la férule de vos Ecoliers qui (s'ils s'adonnent aux conquêtes), commencent à peine par copier vos fautes?

Le même Auteur, pour combattre un ſyſtème qui depuis tant de malheurs doit donner à la fin le calme & la paix à l'Italie, pourſuit : *Italie, la raiſon te fera prévoir les ſuites funeſtes du ſyſtème monſtrueux du fédéraliſme Italien, & de la réunion de tant de Peuples diviſés d'intérêt, & de ſentiments qu'une même légiſlation ne rappelleroit pas vers un centre commun, qui ne ſeroient pas réunis et concentrés par une ſeule repréſentation nationale, &c.* La paſſion qui s'eſt montrée ici avec fureur, il-y-a quelques jours, peut-elle égarer juſqu'à ce point un auteur! Peut-on déraiſonner juſqu'au point de faire parler la raiſon de la ſorte! Si on oſe appeller monſtrueux le ſyſtème de la fédération Italienne, quel monſtre ne ſera-t-il pas le corps politique compoſé de Napolitains, de Romains, de Toſcans, de Parmeſans, de Plaiſantins, de Modénois, de tant de Peuples que renferme la République Ciſalpine, de Liguriens, de Piémontais, de Niçards, de Savoiſiens, de Dauphinois, de Provençaux, de Languedociens, de Gaſcons, de Lyonnois, de Franche-comptois, d'Orléanois, de Brétons, de Pariſiens,

de Normands, de Picards, de Champenois, de Lorrains, d'Alſaciens, de Flamands, de Liégeois, d'Allemands, de Peuples jadis Bataves, & de cent autres Nations ſans compter les Inſulaires? Ah! je vois la tête monſtreuſe de ce corps vaciller à tout moment, je vois ce large corps languiſſant tomber en défaillance, je vois ſes membres allongés & multipliés devenir paralitiques, & ne plus répondre aux fonctions du cerveau. Par quel art, par quelle force tant de Peuples oppoſés d'intérêts, & de caractères, divers de mœurs, de goûts, de ſentiments, & de langage pourront-ils s'accorder enſemble? Comment pourront-ils être rappellés vers un centre commun, & être tous gouvernés par de mêmes lois? Pour lors Paris ne ſera plus cette Ville, dont le Peuple n'avoit qu'un même eſprit, un même amour de la gloire, une même haine contre les rois; où la jalouſie ſi néceſſaire du pouvoir du Directoire & du Corps législatif, toujours mêlée de patriotiſme n'étoit qu'un amour de l'égalité. Tant de Peuples de divers climats étant devenus ſes citoyens, chacun y apportera ſon génie, & ſes intérêts particuliers. La Ville déchirée ne formera plus un tout enſemble, on ne la verra plus des mêmes yeux; Paris ne ſera

jamais regardé comme la patrie commune de tant de Nations ; & les ſentiments Français qui affermirent, qui ſoutinrent, & qui étendirent la révolution, ces ſentiments, dis-je, ne ſeront plus. Je vois dans ce vaſte Etat un portrait fort naturel de l'Etat des Romains, & je vois avec ſa grandeur marcher du même pas la décadence. La grandeur de l'Etat fera la grandeur des fortunes particulières, et des richeſſes de la Nation, ces richeſſes produiront un luxe & des profuſions qui n'auront point de bornes, & corrompront en même tems les mœurs des citoyens. Ceux qui auront été d'abord corrompus par leurs richeſſes, le ſeront enſuite par leur pauvreté : avec des biens au deſſus d'une condition privée il ſera difficile d'être bon citoyen, avec les déſirs & les regrets d'une grande fortune ruinée, on ſera prêt à troubler l'état & à tous les crimes ; & on verra en France une génération de gens qui ne pourront avoir de patrimoine, ni ſouffrir que d'autres en aient. Je lis malgré moi dans l'avenir le ſort de cette République Françaiſe. Je la vois entre les bras d'un Dictateur ; ou plutôt je vois ſon grand coloſſe voler en éclats, cette étendue de Provinces ſe partager & diviſer en tant de petits états, & ce ſera un grand

bonheur pour l'humanité, ſi ces états ſeront au moins des Républiques.

L'exemple de la fédération des Cantons de la Suisse qui a existé très-bien plusieurs siècles, et l'autorité d'un des plus grands Pères de la Politique *, qui croit qu'un vaste état ne peut subsister libre que décomposé en certaine façon en autant de Républiques fédératives, qu'il y a de grandes Provinces, forment un appui très-fort de ma proposition.

Oui, je le dis tout haut, il n'y a déſormais qu'une fédération Italienne, qui puisse assurer le bonheur de l'Italie, mettre un frein aux Puissances qui veulent troubler l'Europe, et empêcher à l'avenir la plus grande part des guerres qui ont eu lieu jusqu'à présent entre la France, et l'Autriche. Etats voisins de l'Italie, n'en craignez rien. L'Italie instruite par l'expérience, que les conquêtes que Rome a fait hors de l'enceinte de cette Péninsule ont causé précisément sa ruine, se contentera à l'avenir de se défendre, et de se faire redouter ; elle n'aimera plus à s'agrandir ; elle ne sera pas si aveugle de vouloir acheter par le prix du sang de ses fils, et de l'ex-

* *Mably de la législation ou principes des lois liv. 3 chap. 2.*

ténuation de ses finances des sols moins bons que le sien. D'ailleurs ne voyez-vous-pas que par la nature de ce système l'Italie sera bornée à la simple défensive? Si l'Italie formoit une seule grande République, elle pourroit bien donner de l'ombrage à ses voisins, mais si elle est divisée en tant de Républiques fédératives, pour laquelle de ces Républiques conquerra-t-elle jamais! Puissances de l'Europe, au lieu de prendre jalousie de la fédération Italienne, tâchez toutes à la seconder comme un des moyens les plus sûrs d'une paix Continentale.

Un Auteur Illustrissime, après avoir résolu avec une grande aisance, et de la manière la plus étrange, et singulière, le problème politique qu'il propose, après avoir démontré, *que l'Angleterre a exercé jusqu'à présent un commerce actif sur une grande partie de la plus riche marchandise de ce pays*, conclud, *que notre reconnoissance devroit assurer entièrement cette marchandise à la France.* Je lui réponds: à combien de choses la reconnoissance oblige-t-elle les Piémontais? La reconnoissance dans le sens des Adulateurs oblige déjà les Piémontais à se donner à la France; mais je ne savois pas encore qu'elle les obligeât aussi à faire un commerce passif de leurs

soies avec cet Etat. Oh belle conséquence! Les Piémontais ont fait jusqu'à présent un commerce passif avec l'Angleterre, donc par reconnoissance ils doivent le faire à l'avenir avec la France. Heureusement à présent que la politique, l'inhabilité, ou la foiblesse d'un Despote ne peut plus mettre des entraves à notre commerce, et gêner nos spéculations, si nous serons vraiement libres par la suite, c'est à nous à tâcher de faire un commerce actif de nos marchandises; c'est à nous à juger s'il nous conviendra de manufacturer nos soies, ou bien de continuer à les vendre en organsins; et en ce cas c'est à tous ceux qui voudront les acheter, c'est à ceux qui nous les payeront le plus cher que nous devons les vendre. Quant à cet article pourtant, tout ce qu'une Nation amie, et alliée pourra raisonnablement prétendre d'une autre, la France l'obtiendra de nous avant toutes Nations.

On pourroit alléguer bien des raisons pour renverser l'ouvrage de cet Auteur; mais comme elles sont à la portée de tout le monde, c'est inutile de les produire. Je me bornerai donc à dire à cet Auteur qui avance que les Piémontais n'ont point de Patrie, et qui ne sait pas trouver entre les Villes

principales des divers Etats du Piémont celle qui pourra ſervir de Capitale à notre nouvelle République, que cette Ville capitale ſeroit choiſie par la ſagacité Françaiſe, ou par la volonté générale de la Nation Piémontaiſe; qu'elle ſoit Turin, Alexandrie, Aſti, ou Cazal, cela n'importe de rien pourvu qu'elle ſoit une Ville du centre; qu'à préſent que la faveur d'un Deſpote ne peut plus accorder quelque préférence aux habitans de la Capitale, à ceux qui étoient plus en ſituation de demander, doit ceſſer toute baſſe jalouſie entre les diverſes Villes capitales des Diſtricts du Piémont; que s'agiſſant de former une République, les habitans du Piémont doivent ſe regarder comme autant de frères, et tous fils de la même mère. Qu'enfin *le point de réunion* pour les Piémontais c'eſt l'intérêt général de la Nation, la conſervation de la gloire Nationale, du nom Piémontais ou Subalpin qui convient à tous, la conſervation de leurs mœurs, et l'amour de la liberté et de la ſouveraineté chez-eux. Ah je ne ſçais que trop qu'il n'-y-a point de Patrie dans le cœur des hommes qui déſirent que leur pays tombe en des mains étrangères!

Au dit Auteur qui ſeroit fort enorgueilli

du titre de Citoyen Français, et dans la tête de qui *le Civis Romanus de l'ancien tems* fait tant d'impreſſion, j'ajoute ces deux mots dont ils comprendra bien la force: que quant à moi, au lieu d'avoir été Citoyen Romain dans des tems corrompus, aux tems par exemple de Ciceron, lorſque la République touchoit à ſa fin, j'aurois mieux aimé avoir été Citoyen paiſible de la plus petite des Républiques du monde.

Vous qui feignez de prêcher la tolérance en fait de Religion quand vous ne voulez pas reſpecter les opinions de vos Concitoyens en fait de Politique, & pouſſez encore la hardieſſe à qualifier ceux qui ont ſoutenu la cauſe de l'indépendance du Piémont pour des faux patriotes, & des hommes qui ont des vues d'intérêt perſonnel, répondez à ces deux interrogations, ſi vous pouvez. Qui des deux a des vues perſonnelles d'intérêt? Celui qui ſe range adroitement du parti du plus fort, ou celui qui défend le parti des plus foibles? Quand un torrent impétueux inonde un pays malheureux, qui des deux fait voir un cœur plus patriote? celui qui s'expoſe ſeul, & qui ſe ſacrifie pour ſauver ſes concitoyens, ou celui qui voit d'un œil tranquille hors du danger l'inondation faire des progrès ou qui

cherche à abattre les digues qui peuvent encore empêcher le ravage des eaux?

Allarmiſtes trop craintifs, vous qui dites que nous n'avons plus de forts, ni de munitions, ni d'armées, & voulez induire par là que notre République ſoit indépendante, ſoit unie à la Ligurie, ne pourroit pas ſubſiſter, je vous réponds: 1. Qu'une petite force pour le commencement peut ſuffire à une République entourée de Républiques amies: 2. Que ſi les tout-puiſſants Français ſont tant de prononcer à l'égard de notre République le mot *fiat*, toute difficulté disparoîtra, & qu'ils penseront bien alors à nous laiſſer les moyens pour notre exiſtence politique, comme il ſeroit de la juſtice, après avoir exigé une abondante *compensation à leurs nombreux ſacrifices.* * Si un coup de plume des Français a ſuffi pour chaſſer notre tyran au milieu de ſes préparatifs, que ne pourront-ils pas faire pour nous, ſi jamais ils conſentent à notre bonheur!

Citoyens qui vous efforcez de manifeſter au Public vos opinions pour l'union du Piémont à la France, ah laiſſez l'entrepriſe! Que

* *Ces mots ſont de l'Anonyme dont j'ai fait mention.*

ſert-il d'alambiquer vos cerveaux, & de tourturer vos têtes? Les élans de votre immagination n'aboutiront à rien; pour prouver cette thèſe vous ne pourrez dire que des mots.

Quant à vous tous, qui protégés par un décret impolitique répondez par des invectives aux ſolides raiſons de ceux qui ont opiné contre l'union du Piémont à la France, me ſentant contre vous d'autres ſentiments que ceux d'une juſte colére, & ayant pitié pour vous, je vous livre en généreux Républicain au mépris des Français, & à la dériſion des Nations libres.

Je ſçais bien moi auſſi que ſi la France veut ôter notre indépendance, elle peut, que cela eſt tout ce qu'on peut alléguer pour notre union à la France. Mais il-y-a lieu à croire que la France ne le veuille pas abſolument; que ce ſont ſeulement juſqu'à préſent quelques individus qui l'ont voulu; que cette Nation a bien des vues plus grandes; qu'elle eſt maintenant occupée à donner une paix ſolide & durable à l'Europe, & elle ſait trop que l'article de l'Italie ſera l'article le plus important dans cette paix mémorable qui va fixer le bonheur de l'humanité, & qu'à moins qu'elle renonce à l'Italie, & à l'influencer à l'avenir, il n'-y-aura jamais de paix conſtante en Europe.

Vous qui, en ſouhaitant l'union du Piémont à la France, croyez d'aſſurer à jamais la liberté à votre Patrie, & d'affermir la cauſe de la Démocratie, fermez une fois l'oreille à la voix de la ſéduction & des mauvais politiques, & écoutez ce que dit l'Auteur qui a jeté la pierre fondamentale de la révolution chèz-tous les Peuples * ſur le Gouvernement Populaire : *D'ailleurs, que de choſes difficiles à réunir ne ſuppoſe pas ce Gouvernement ? Premièrement un Etat très-petit où le Peuple ſoit facile à raſſembler, & où chaque citoyen puiſſe aiſément connoître tous les autres : ſecondement une grande ſimplicité de mœurs, qui prévienne la multitude d'affaires & des diſcuſſions épineuſes : enſuite beaucoup d'égalité dans les rangs, & dans les fortunes, ſans quoi l'égalité ne ſauroit ſubſiſter long-tems dans les droits & l'autorité : enfin peu ou point de luxe ; car où le luxe eſt l'effet des richeſſes, où il les rend néceſſaires, il corrompt à la fois le riche & le pauvre, l'un par la poſſeſſion, l'autre par la convoitiſe ; il vend la patrie à la moleſſe, à la vanité ; il ôte à l'Etat tous ſes citoyens pour les aſſervir les uns aux autres, & tout à l'opinion.* D'après ces principes, n'eſt-il pas plus pro-

* *Rouſſeau Contrat Social.*

bable que le Piémont conſerve à l'avenir ſa liberté étant uni avec la Ligurie que faiſant partie intégrante de la France ? Quelle des deux Républiques ſera ſituée en des circonſtances plus favorables pour la Démocratie ? En la quelle des deux concourront davantage les qualités requiſes par le dit Auteur ? En Piémont ſur tout les fortunes ne ſont pas beaucoup diſproportionnées. Au lieu donc que la France puiſſe aſſurer, et garantir dans la ſuite du tems la liberté au Piémont, ce ſera plutôt ſelon les apparences les Piémontais libres, qui avec leurs Alliés marcheront un jour au ſecours des Patriotes Français, ſi la liberté en France vient à être opprimée, ſi le peuple y vient à plier ſous le pouvoir d'un ſeul, ou d'un nouvel ordre de Citoyens Ariſtocrates.

Dans un autre endroit l'Auteur que j'ai cité, dit : *Plus l'Etat s'agrandit, plus le gouvernement doit ſe reſſerrer ; tellement que le nombre des Chefs diminue en raiſon de l'augumentation du Peuple* *.

Français, ajoutez à cela un effet particulier que produiront les conquêtes chez-vous. Conſeils de la France, ſoyez jaloux de votre gloire, de vos pouvoirs, & de vos fonctions,

* *Contrat Social liv. 3 chap. 2.*

ſoyez bien sur vos gardes. En reculant les bornes de la République par les conquêtes, l'autorité & la puiſſance du Directoire s'accroîtra tous les jours, & la votre diminuera néceſſairement.

Français du parti de l'union du Piémont à la France, ſi vous faites bien attention, vous prodiguez vos graces. Les Romains jadis n'accordoient pas le droit de Citoyen à tous ceux qui le demandoient; vous au contraire, vous voulez accorder le droit de Citoyen Français à ceux qui le refuſent, parce qu'il ne leur convient pas.

Si vous avez à cœur la proſpérité de votre Patrie, il-y-a-bien des ſoins plus importants à prendre dans l'intérieur de vos pays, & des moyens plus sûrs à cet objet, que ceux de conquérir. La ſecte d'Epicure qui a corrompu les Grecs, & enſuite les Romains, fait de grands ravages en France. L'immoralité compagne inséparable de l'irréligion ſappe continuellement les fondements de l'édifice, que vous vous efforcez d'élever. Que ſervira-t-il de défendre, & de ſoutenir avec tant de ſacrifices la République au déhors, ſi au dedans de la France croiſſent tous les jours ses ennemis. C'eſt un Ecrivain de votre Nation qui fait ce récit fort pathétique d'une

République où les mœurs ſe ſont gatées, * qui ne peut être jamais trop répété. *Lorsque la vertu ceſſe, l'ambition entre dans les cœurs qui peuvent la recevoir, & l'avarice entre dans tous les déſirs, changent d'objet, ce qu'on aimoit, on ne l'aime plus, on étoit libre avec les lois, on veut être libre contre elles; Ce qui étoit règle on l'appelle rigueur; ce qui étoit maxime on l'appelle gêne, ce qui étoit attention on l'appelle crainte. C'eſt la frugalité qui y eſt l'avarice, & non pas le déſir d'avoir. Autre fois le bien des particuliers faiſoit le tréſor public; mais pour lors le tréſor public devient le patrimoine des particuliers. La République est une dépouille; & ſa force n'eſt plus que le pouvoir de quelques Citoyens, & la licence de tous.* Pour arrêter tous ces maux, & mettre un frein à tant de déſordres en voila aſſez à vous occuper sérieuſement. Comme les Romains n'ont été vertueux que lorſqu'ils étoient extrêmement religieux, vous verrez, & vous conviendrez après tout ce que vous aurez tenté, après tous vos efforts, & toutes vos expériences, qu'il n'-y-a d'autre moyen pour établir la vertu en toute la France que celui de choiſir, & d'admettre en France une Re-

* *Montesquieu. Eſprit des Lois.*

ligion de préférence, ſans exclure les autres, & de chercher à la ramener dans toute ſa pureté dans le cœur des Peuples ; & parmi les diverſes qu'il-y-a, c'eſt la Religion dont les maximes ſont plus conformes à celles de la Démocratie que vous devrez choiſir; celle qui commande à l'homme l'amour de ſes concitoyens, & le patriotiſme ; celle qui, une fois les tyrans à bas, prêche l'obéiſſance & la ſoumiſſion à tout Gouvernement; celle qui enjoint de ſe dévouer entièrement au bien général de la patrie, & de répandre tout le ſang, s'il le faut, pour défendre le Gouvernement qu'on a, & en abattre tous les ennemis ſoit intérieurs, ſoit extérieurs ; celle qui proſcrit les haines, la vengeance, le brigandage, & les troubles ; celle qui peut faire un bon ſoldat, un bon juge, & un bon Magiſtrat ; un bon père, & un bon fils; celle qui peut garantir la foi conjugale, & qui preſcrit toutes les vertus ſociales ; celle de vos Ancêtres en un mot. Théophilantropes c'eſt donc en vain que vous prêchez. A l'ouvrage de l'homme, à celui de la philoſophie, l'ignorant ne croira jamais. Qui ſe repréſentera le Tout-puiſſant comme un Dieu vengeur modéré des crimes, qui comme un Etre bon de ſa nature, qui s'immaginera cet

Etre compatiſſant les foibleſſes humaines, qui croira que ce Dieu a fait dans l'ordre de la Nature, que le vice ait ſa punition ſur la terre, & autant ſeront les Religions que ſont les têtes des hommes. Dans une ſemblable ſociété les mœurs des Citoyens ne pourront pas être conformes, & telles qu'une République, dont le reſſort principal eſt la vertu, les exige. A une ſociété où les mœurs ſoient réglées par les caprices des diverſes paſſions des hommes, eſt bien préférable une ſociété avec les brutes. Il n'-y-a qu'un terrorisme dans le Gouvernement qui puiſſe remplacer le défaut de Religion dans le Peuple. Encore ce terroriſme ſeroit bien impuiſſant, parce que les hommes prédominés par une paſſion eſpèrent toujours d'éviter les yeux de la loi, & de conſommer le crime dans le ſilence. Français, ſi vous déclarez qu'un homme a bien mérité de la Patrie, que ſa mémoire eſt chère à ſes Concitoyens pour une bonne action ſeulement faite peut être avec des intentions coupables, ah vous déclarerez bien un jour chère à la Patrie cette Religion qui peut faire les hommes plus vertueux, & les vrais Démocrates! Je ſçais bien ce que de certains eſprits peuvent m'objecter ici ; mais avant qu'ils parlent je leur ré-

ponds, que cette Religion une fois rétablie, comme je l'ai dit, dans sa pureté, doit toujours former l'objet le plus intéressant des Législateurs, qu'à ce qu'elle ne dégénére, le Gouvernement doit toujours avoir les yeux attentifs sur elle. Enfin si l'expérience a tant de fois démontré que le fanatisme seul peut faire des héros, quels défenseurs indomptables la France n'aura-t-elle pas, lorsqu'elle pourra compter parmi ses défenseurs des Chrétiens d'une vertu mâle, & des Républicains?

J'en conviens avec vous, que dans des tems critiques il faut surveiller certains ministres du culte. Mais la meilleure voie aussi de se rendre amis ces ministres qu'on doit surveiller, est celle que j'ai indiquée.

Si les Romains se sont ruinés, parce qu'ils ont voulu achever trop tôt son ouvrage, que faut-il espérer de la République Française, si dès premiers ans de sa naissance elle veut devenir géante? Viellira-t-elle bientôt, sera-t-elle près de sa chûte? La révolution Française qui sembloit annoncer le bonheur de l'Univers passera-t-elle comme un éclair? Aura-t-elle fait comme un torrent rapide qui après avoir inondé les plus beaux pays de l'Europe, ne laissera de ses traces que les maux incalculables qui sont causés par la fureur des eaux? Oh présage

funeste qui déchire les ames Républicaines!

Dira-t-on que la Révolution Française offre un spectacle tout nouveau à l'Univers, & que par conséquent l'on n'a rien dans l'antiquité qui puisse être comparé à elle? L'expérience de tant de siècles, l'exemple de tous les Etats qui ont péri par l'excès de la grandeur, par l'expansion des domaines, ne suffit-elle pas pour désabuser ceux qui se flattent de la stabilité de la République Française quoiqu'elle s'étende excessivement?

Alléguera-t-on contre moi, que ce furent les divisions, qui y eut à Rome, qui la perdirent? On ne conçoit pas que ces divisions y étoient nécessaires, qu'elles y avoient toujours été, et qu'elles y devoient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la République qui fit le mal et qui changea en guerres civiles les tumultes populaires.

Oh mon Dieu! se pourra-t-il donc que contre l'intérêt de la France, contre l'intérêt de l'Italie, contre l'intérêt de toute l'Europe, et celui de l'humanité se fasse l'union du Piémont à la France! Ministres de l'Europe écoutez-ici ma voix. L'Italie étant située à son entrée entre la France, et l'Allemagne, a été de tout tems la source plus vive de leurs discordes, l'une & l'autre doivent pour

l'intérêt commun y renoncer à jamais. Les conquêtes que l'une ou l'autre y feroit, ne seroient dans l'état actuel des choses que fort précaires. Si les Allemands conquièrent en Italie, les Italiens seront forcés de recourir malgré eux à la protection des Français. Si les Français veulent la retenir, & la dominer, je crains fort que l'Italie n'accepte pour bon un secours de quelque main qu'il lui vienne. A tous il convient que l'Italie ne soit pas conquise, qu'elle soit libre, & indépendante de la France & de l'Allemagne. Verra-t-on se renouveller de nos tems les scènes que les Allemands, & les Français ont joué tour à tour en Italie. Oh Allemands! oh Français! L'Italie libre, & indépendante sépare à jamais les confins de vos pays; est-ce donc pour vous faire la guerre continuellement que vous rapprocherez encore de ce côté vos frontières? Rage funeste d'ambition & d'empire seras-tu toujours le fléau des humains? Ah! Puissances rivales, concourez une fois de commun accord à la liberté de l'Italie, & laissez en paix un pays qui est fait pour se gouverner par lui-même!

Français, il paroît, qu'au lieu d'aigrir des cœurs, ce seroit bien à présent le moment de dire: Piémontais, formez avec les Liguriens une des plus belles Républiques de l'Italie, mais volez avec nous aux exploits, concourez avec nous à étendre la liberté.

Renoncez même à toute idée d'exercer à l'avenir une influence sur l'Italie. N'est-il pas mieux pour vous, que les Italiens vous dressent des autels dans leurs cœurs, qu'ils murmurent en secret, & attendent continuellement le moment propice de pouvoir secouer le joug & relever la tête?

Oui, ô Français, c'est la politique de la générosité, que vous devez suivre toujours. Ah! si les Peuples chez-qui vous avez été eussent pu sentir tous les biens que vous leur avez promis, déjà tous les Peuples de l'Europe à cette heure libres & contents dans leurs foyers béniroient le nom des Français, & éleveroient leurs mains aux Cieux pour la prospérité éternelle de leurs libérateurs. Au lieu de quelques Provinces que vous pourriez ajouter encore à votre Etat, qui est déjà si immense, si vous y renoncez, ah quelle conquête brillante, quel heureux triomphe s'offre pour vous, le triomphe sur les esprits! La gloire que jamais Peuple de la terre n'a eu, c'est à vous, si vous la voulez. Vous serez les maîtres de changer la face de l'Univers à votre gré, vous vaincrez par tout, & vous régnerez en même tems sur les cœurs des vaincus.

Le Piémont, il-y-a quelques mois, enivré des plus belles eſpérances a épanché ſon cœur à la joie, & il a cru de toucher à l'heureux moment de voir changer tout pour lui. Mais hélas! ſi le Piémont eſt jamais conquis par la Nation Françaiſe, ne pourroit-il-pas s'écrier dans ſa triſteſſe: oh aveuglement, oh erreur! Que pouvois-je attendre de pire ſi mon tyran eût trahi lâchement un roi de France! Ce roi dans l'excès de ſa colère auroit fait trancher ſur un échafaud la tête à ſon ennemi parjure, mais généreux et grand en même tems dans ſa vengeance il auroit peut être épargné les innocents, il n'auroit pas fait ſentir le poids de ſon courroux aux Peuples.

La Nation Piémontaiſe verroit avec grand regret l'aliénation de ſes plus précieux droits, comme il est aiſé de connoître par le mécontentement général qui s'est fait entendre à l'époque malheureuſe, et par les ſcènes ſanglantes qui eurent lieu en divers endroits du Piémont. Toute fois je dis: ſi un prodigue veut te faire donnation entière de tous ſes biens, Français, homme honnête, l'accepteras-tu?

Français, ce dilemme doit bien vous convaincre. En faiſant l'union du Piémont à

vos Etats, ou vous voulez rendre les Piémontais heureux, ou vous voulez gagner ſur le Piémont. Si vous avez en vue le bonheur des Piémontais, laiſſez les Piémontais ſe le faire, eux-mêmes; ſuivez les maximes d'une ſage politique, conſervez vous ſur les Peuples l'aſcendant que vous vous êtes acquis par la promulgation de vos heureux principes, faites leur voir que vous n'avez pas des vues d'ambition et d'agrandiſſement. Ce n'est pas dans l'ordre de la Nature que vous faſſiez du bien aux Piémontais en vous faiſant du mal. Ce ſeroit bien là un amour fort déréglé pour vos frères. Ou vous voulez aſſouvir des vues d'intérêt ſur le Piémont, et alors la raiſon, et l'expérience vous diront, qu'une telle conduite ne peut durer long-tems. Suppoſez que le Piémont vous diſe en ce moment ce qu'a dit une fois l'Ambaſſadeur Privernates au Sénat des Romains *.

Français, vous avez dit pluſieurs fois que les Jacobins, les Terroriſtes, et tant d'autres Partiſans étoient les Agents de Pitt en France. Mais à plus forte raiſon les Partiſans des conquêtes, peut être de bonne foi, agiſſent pour votre ruine, et deviennent les Satellites des Deſpotes.

Tit. Liv. Lib. VIII. cap. 21.

Enfin, o Français, donnerez-vous juſte motif aux Italiens de regarder votre deſcente en cette contrée comme jadis l'irruption des Gaulois à la ſuite de Céſar, qui ſous le prétexte de combattre Pompée donnerent eux mêmes des fers à l'Italie?

Ah non! vous êtes trop ſages, vous ne commettrez certainement pas la faute d'offenſer les Nations libres. Vous ſavez bien que la Victoire fidelle aux armes Républicaines chériroit tour à tour les enfants de la Liberté, et que les lauriers ſeroient alors un peu plus diſputés.

Je ne puis m'abſtenir de faire moi auſſi à la fin de cet ouvrage un vœu patriotique, comme a fait l'Auteur anonyme dont j'ai parlé ci-deſſus. *Périſſent donc les hommes coupables qui veulent le malheur du Peuple!* Que la foudre du Ciel atteigne bientôt leur tête! Périſſent les tyrans de toutes eſpèces et de tous noms! Qu'ils ſoient bientôt confondus ceux qui ſe jouent de la liberté, et de la ſouveraineté des Peuples!

Apprenez en attendant pour votre ſatisfaction, ô Patriotes Piémontais, que tous les individus qui font honneur à la France, que tout ce qu'il y a en France d'hommes plus illuſtres, plus ſavants, plus ſages, et

Philoſophes, tout est contraire à la conquête du Piémont, tous opinent pour l'indépendance du Piémont, ou pour ſon union à une République de l'Italie.

Piémontais, Italiens, adorez ces Ames bienfaiſantes. Français, écoutez les ſermons de ces dignes Apôtres, ſi vous voulez ſauver votre Patrie, et faire le bonheur du Monde. Peuples de la terre applaudiſſez de joie, publiez par tout les noms de ces Héros avec des cris d'allégreſſe, et mettez les dans vos faſtes. Mais que ſens-je en retraçant ces lignes? Saiſi et pénétré d'admiration comme je ſuis, la plume tombe de mes mains. Excuſez, Ames généreuſes ſi j'ai osé d'entreprendre vos louanges, je reconnois mon inſuffiſance. Vos éloges ſont au deſſus de toute expreſſion; on ne peut que vous vénérer. Vivent à jamais les vrais Français; vive la Patrie; vive le Piémont; vive la Ligurie.

Turin le 20 Ventôſe an 7. Républicain et 1.er de la liberté Piémontaiſe.

Par le Citoyen CHARLES MORIN, *de Turin, Homme de loi.*

CHEZ PANE ET BARBERIS

2485

CIVICA BIBLIOTECA GENOVA

Mod 8

COMUNE DI GENOVA
BIBLIOTECA BERIO
N. 2485